



## Les leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2019-2020 :

## Les malentendus de l'amour

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-73), Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance 9, avril 2020 : Chapitres 10 et 11, pages 107 à 133.

*(En raison du confinement décidé par le gouvernement dans le contexte de la pandémie du coronavirus, cette séance n'a pu avoir lieu in vivo. Elle a fait l'objet d'une conversation électronique à distance. Nous remercions Éric Zuliani d'avoir rédigé ce texte.)*

### **L'amour relève de la contingence, par Éric Zuliani**

J'ai donc la charge de clore les leçons de cette année consacrées aux *Malentendus de l'amour*, à partir des deux derniers chapitres du Séminaire XX, intitulés respectivement : « Ronds de ficelle » et « Le rat dans le labyrinthe »<sup>1</sup>.

À la lecture de ces deux chapitres, il m'est apparu que je pouvais vous proposer de développer les points suivants :

D'abord, ce qui est abordé dans le début du chapitre X, mais qui court tout au long de ces deux chapitres : une distinction que Lacan opère entre sujet et corps parlant – avec comme horizon un nouveau concept que Lacan introduira plus tard, celui de parlêtre.

Ensuite, j'essaierai d'aborder le moment où Lacan introduit les nœuds. Puis je dirai quelques mots sur une autre distinction, celle que Lacan opère entre langage et langue. Je conclurai sur un dernier énoncé de Lacan sur l'amour où il le situe au regard du nécessaire – de l'impossible et du contingent.

---

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 107 à 133.

## Du sujet au corps parlant

On trouve dans ces parties l'expression « corps parlant » : « C'est le corps parlant en tant qu'il ne peut réussir à se reproduire que grâce à un malentendu de sa jouissance. »<sup>2</sup> Au passage, il est intéressant de souligner ce terme de *malentendu* concernant non pas l'amour, comme dans notre titre de l'année, mais la jouissance. Disons que c'est l'amour qui couvre ce malentendu. De quoi ce malentendu est-il fait ? De la jouissance qui est autiste, a-sexuée, et de l'amour qui semblantise la rencontre – problématique note Lacan dans ces parties – avec l'Autre. Nous retrouvons aussi cette expression « corps parlant » ailleurs : « Le réel, dirai-je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient. »<sup>3</sup> J'y reviendrai.

Afin de saisir cette expression, « corps parlant », revenons au point de départ de la découverte freudienne. Elle ne part pas, il faut le noter, de la découverte des effets thérapeutiques de la parole. Il est important de le souligner où, en cette période que nous traversons, les plateformes d'écoute mises en place partent de ces effets de soulagement supposés quand on permet à un sujet de parler. Le point de départ de Freud est original et aussi inédit : il part du symptôme qui implique le corps. Un type de symptôme – le symptôme hystérique -, qu'il aperçoit être une écriture, une écriture qui donc peut se lire. Une écriture dans la chair du sujet : un corps parlé, pourrait-on dire, un corps où s'articule une écriture. Vous voyez que d'une certaine manière, dans ces parties du Séminaire XX, Lacan reste fidèle à la découverte freudienne en abordant ce qui est le noyau de cette découverte : le réel du symptôme, le corps, l'écriture.

La parole, elle, vient en second, grâce à une patiente de Freud qui lui demande de la laisser parler. Freud constate que laisser parler un sujet a un effet sur cette écriture du symptôme : lire cette écriture permet de la faire disparaître, dans ce premier temps de la découverte freudienne. Freud en conclut logiquement que la matière du symptôme est de même nature que la matière qui compose la parole : Lacan lui donnera le nom de « matière signifiante », matérialité du signifiant, *motérialité*.

Mais ce noyau de la découverte freudienne fait apercevoir autre chose : que cette matière signifiante s'inscrit sur le corps, nécessairement sous la forme d'une écriture. Ce qui veut dire que le symptôme noue deux registres hétérogènes – la parole, le langage d'un côté, le corps de l'autre. Ce que très tôt Lacan définit comme « l'instance de la lettre » joue le rôle d'une position intermédiaire pour saisir ce nouage. Freud met en évidence que le corps est affecté par la langue. L'instance de la lettre faisant articulation logique entre corps et langage, l'expérience analytique est donc une expérience de lecture.

Vous remarquerez au passage que chez Freud, il n'y a pas vraiment de considérations, même théoriques, pour le sens ou la signification. Il procède plutôt à une lecture, à un déchiffrement de ce qui se présente comme crypté, le symptôme. C'est ainsi qu'il procède par exemple pour déchiffrer les obsessions de l'Homme aux rats ou les rêves.

Concluons sur la manière dont on peut définir le corps parlant. C'est d'abord le corps affecté (ce qui ne veut pas dire « significatisé ») par la langue. Ensuite, on peut dire que le corps

---

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 118.

parlant est une expression qui noue le corps découpé selon les lois du langage avec le corps image et le corps réel, c'est-à-dire la substance jouissante.

Il est intéressant que dans le début de ce chapitre X, la manière dont Lacan distingue sujet (de l'inconscient, terme dont il use depuis le début de son enseignement) du corps parlant. Pour ce faire, vous aurez remarqué qu'il touche au concept d'Être. Il semble placer ce concept autrement que ce que faisait la tradition philosophique, mais aussi il le place différemment de ce qu'il faisait jusqu'alors dans son propre enseignement. Ici les choses sont pour moi plus délicates à saisir. Il semble donner la priorité à l'existence : *il y a* ou *il n'y a pas*, plutôt qu'à l'être. Puis il pose une équivalence entre l'être et le corps (« L'être, c'est un corps »<sup>4</sup>). Pourtant Lacan a pu parler dans son enseignement de l'être des signifiants, ou de l'objet *a* comme être, c'est-à-dire du sujet et de son complément d'être, être pulsionnel par exemple. Ici il s'agit d'autre chose. Il faut sur ce point se reporter au cours de J.-A. Miller « L'être et l'un »<sup>5</sup> afin de saisir les déplacements qu'opère Lacan à partir de ce Séminaire et particulièrement dans ces deux chapitres, qui ouvrent sur son tout dernier enseignement. Il y distingue l'être de l'existence, binaire cliniquement très opératoire.

### Une introduction aux nœuds

Sur cette question des nœuds, on peut deviner que depuis fort longtemps Lacan a l'idée du sujet pris dans des nœuds, traversé par des chaînes qui se nouent et se dénouent. C'est un terme qu'il utilise très couramment, et qu'on utilise aussi dans la langue commune : le nœud de l'affaire ; trancher le nœud, etc. Dans « Propos sur la causalité psychique » Lacan peut donner la définition du « mot » qui est la suivante : « Le mot n'est pas signe, mais nœud de significations. » La cure de l'Homme aux rats, par exemple, montre dans son moment résolutif la manière dont le mot « rat » faisait nœud entre plusieurs chaînes signifiantes où il figurait. Dans ce même texte des années 40, il va même jusqu'à donner une fonction à la psychologie en ces termes : « (...) on pourrait définir concrètement la psychologie comme le domaine de l'insensé, autrement dit, de tout ce qui fait nœud dans le discours - comme l'indiquent assez les 'mots' de la passion. »<sup>6</sup>

Mais dans ce Séminaire XX, il réintroduit ce qu'il nomme des « ronds de ficelle ». Comment le comprendre ? Premièrement, il introduit ces ronds de ficelle à partir de l'écriture, en prolongeant, en complexifiant me semble-t-il son instance de la lettre (fonction de la parole, champ du langage, instance de la lettre). Voici ce qu'il dit à la page 110 : « L'écriture donc est une trace où se lit un effet de langage. » Il faut remarquer la simplicité de l'exemple qu'il prend alors, les actions humaines, pour dire cette instance de la lettre : « C'est ce qui se passe quand vous gribouillez quelque chose. » En effet, rien de plus humain que le gribouillis ! Le gribouillis n'existe pas dans le règne animal, ni dans la nature. Le gribouillis, c'est toujours sur une page et avec des lignes, ajoute-t-il<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>5</sup> J.-A. Miller, Cours « L'orientation lacanienne III,13, L'être et l'Un », 2011, inédit.

<sup>6</sup> J. Lacan, Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 166 et 167.

<sup>7</sup> J. Lacan, *Encore*, op. cit., p 110 et 111.

Avec les nœuds<sup>8</sup>, Lacan nous introduit à une géométrie contre-intuitive. Contre-intuitive car elle n'est pas une géométrie des surfaces : avec les nœuds, nous ne pouvons prendre appui sur des formes-Images en tant qu'elles captivent le sujet. Il est à noter que dans ces pages, Lacan fait dériver ses ronds de ficelles et les distingue de ce dont il parle depuis longtemps dans son enseignement : les chaînes signifiantes. Vous trouverez cela dans la seconde partie de la page 115. Cela implique qu'à présent, dans le registre de cette géométrie contre-intuitive, le signifiant est conçu comme un rond de ficelle. Le signifiant n'est plus un trait, comme Lacan a pu le qualifier par exemple lorsqu'il évoquait « le trait unaire », mais un rond de ficelle, c'est-à-dire qui « enferme, isole, suppose un trou. »<sup>9</sup>. Le nœud est une écriture, mais – nouveauté – qui crée un trou. Il se trace, se dessine. Le signifiant comme rond de ficelle dans un nœud permet d'user d'une métaphore qui ne doit rien au signifié. À la différence de l'instance de la lettre et de la chaîne signifiante, le nœud « découple l'écriture de la parole. ». En faisant cela, Lacan tente de faire apercevoir la valeur traumatique (« *traumatique* ») du signifiant, hors-sens car Un, et donc sans aucune articulation aux autres signifiants qui produirait un effet de sens. Prendre le signifiant comme Un permet de le définir sans aucune référence au signifié, sans référence au sens, à la signification, et de faire valoir son effet de blessure, de marque.

## Langage/Langue

Jusqu'ici Lacan enracinait ses conceptualisations du signifiant dans la linguistique : le signifiant comme trait différentiel, définit par son opposition aux autres signifiants. Cela fait système, et c'est ce système que la linguistique a mis au jour et a étudié : le langage, ses lois. De plus, à partir du moment où un système apparaît, nécessairement le pas suivant est de le considérer comme un tout. Par exemple, si vous évoquez la pharmacologie comme un système, vous aurez tendance à considérer que le système « Bigpharma » est un tout qui complète contre ceux qui n'y adhèrent pas, je fais allusion à notre très présente actualité. Une face du langage permet cela. Le fait tout simplement de parler pousse le sujet à une certaine universalisation, à tendre au tout. Au passage, on peut regarder autrement la pharmacologie et s'apercevoir du caractère absolument contingent de la découverte de certaines molécules. Fermons cette parenthèse !

À partir de ce Séminaire XX, Lacan ne dit plus que le langage est constitué de différences et fait système, mais que le langage, la langue plus précisément fait trou. Voici ce qu'il dit à propos de sa référence aux ronds de ficelle : « Est-ce que ça vous éclaire sur l'intérêt qu'il y a à partir du rond de ficelle ? Ledit rond est certainement la plus éminente représentation de l'Un, en ce sens qu'il n'enferme qu'un trou. »<sup>10</sup>. Ce n'est plus le signifiant renvoyant à un autre signifiant dans un principe différentiel et qui fait finalement système, ici, le langage est « ce qu'on essaie de savoir concernant la fonction de la langue » ; et le signifiant en tant que Un fait trou dans le réel. Cette fonction du trou est ce que Lacan veut mettre en évidence par les nœuds. Le trou comme caractéristique essentielle du symbolique supplantera à partir de là

---

<sup>8</sup> Je m'appuie pour cette partie sur les développements de J.-A. Miller auxquels on se reportera dans la Revue *La Cause freudienne*, n° 60 et 61.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> J. Lacan, *Encore*, op. cit., p. 115.

tout ce que Lacan articulait jusqu'alors en termes de différence, de système, de relation, d'articulation, d'ordre, de trait.

Nous voyons se distinguer le *langage* – linguistique,  $S_1 \rightarrow S_2$ , différence, système, relation, articulation, ordre, trait, sens, signification, communication, etc. c'est-à-dire bon nombre de développement des premiers temps de l'enseignement de Lacan – de la *langue* ou *lalangue*, qui elle est une et fait des trous en tant qu'elle affecte réellement le corps, corps qui est substance jouissante. Il faut ici lire attentivement la page 126 avec cette idée que Lacan distingue langage de langue. Pourquoi cette distinction ? Toujours dans le même but : formaliser le plus clairement ce que peut être la fin (dans les deux sens : terme, et finalité) d'une l'analyse. On s'aperçoit d'ailleurs que la distinction qu'opère Lacan dans le cœur même de son point de départ – *L'inconscient est structuré comme un langage*, phrase qu'il rappelle justement à la page 126 – aura des répercussions dans les différents registres de sa conceptualisation : le sinthome dans son usage viendra à la place du symptôme à déchiffrer ; l'attention sera portée à la jouissance plutôt qu'aux effets de vérité ; la communication sera battue en brèche, le parlêtre supplantera l'inconscient freudien ; l'interprétation prendra les accents de *cerner, nommer, approcher, serrer* en rapport au trou dans le réel, plutôt que *déchiffrer*, lui en rapport à l'Autre.

### **Retour sur l'amour**

Nous trouvons dans les dernières pages de ce Séminaire une définition renouvelée de l'amour. Lacan dit en effet ceci : « Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients. », et plus loin : « Il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'Autre prise comme corps (*incarnée*) est toujours inadéquate [*pas de rencontre dans le registre des jouissances*] – perverse d'un côté [*du côté de ceux qui se rangent côté homme dans la sexualité*], en tant que l'Autre se réduit à l'objet *a*, et de l'autre [*du côté de ceux qui se rangent du côté femme de la sexualité*], je dirais folle énigmatique [*touche érotomaniaque*]. »<sup>11</sup> Ce *il n'y a pas*, fait d'inexistence, est une impasse, une impossibilité. C'est à partir de cette confrontation à cette impossibilité qui définit un réel qu'est mis à l'épreuve l'amour. Dans ce registre, *il y a* un partenaire, c'est aussi un fait d'existence, un partenaire amoureux.

S'il n'y a pas de rapport au niveau sexuel, Lacan finalement considère qu'il y a un rapport au niveau des sujets, c'est-à-dire au niveau de la consonance du savoir inconscient, du symptôme.

Dans un de ses cours de l'orientation lacanienne, Jacques-Alain Miller s'interrogeait sur l'amour en ces termes : « Alors pourquoi l'amour ? Pourquoi l'espèce est-elle hantée par la question de l'amour ? L'amour oui, l'amour non, capacité d'aimer, amour retenu, amour malheureux, amour satisfait, on peut le rapporter d'abord à ce qu'a d'insuffisant la consistance du corps propre. Mais c'est aussi, l'amour, dans la perspective du sinthome, une façon de faire sens d'une jouissance qui est toujours parasitaire. (...) Alors, qu'est-ce que ce parasite de la jouissance ? La jouissance n'est pas dans le corps comme consistance, le corps comme consistance est articulé si je puis dire, à sa forme ; elle n'est pas dans le symbolique

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 131.

comme trou, ce parasite vient en plus entre le corps et le symbolique. Et si l'on veut, elle les noue, et c'est pourquoi Lacan peut parler du parasite de la jouissance comme du réel. »<sup>12</sup>

C'est un passage précieux où Jacques-Alain Miller met en évidence une fonction de l'amour qui n'est pas celle qu'on croit : la fonction de faire sens (d'orienter) une jouissance qui est toujours parasitaire. Je trouve que cette perspective met moins l'accent sur le partenaire que sur la manière dont le sujet se débrouille avec ce parasite inassimilable. J'ouvre une courte parenthèse : ce passage m'a aussi fait me souvenir du titre du film *Parasite*, et ce que Jacques-Alain Miller avance permet de lire sous un nouveau jour ce film comme étant un questionnement sur la jouissance. Dans ce film, on s'aperçoit qu'il n'est question que de la jouissance des uns et des autres, de telle famille et de telle autre famille. Refermons cette parenthèse.

À partir du haut de la page 132, Lacan situe l'amour du côté de la contingence et la jouissance, accompagnée de son principe, la répétition, du côté du nécessaire et de l'impossible. Afin de saisir cette répartition, je me suis aidé d'un extrait de l'enseignement théorique de la Section Clinique du premier trimestre 2019 portant sur le Séminaire XI, où Jean-Louis Gault formalisait pour nous la manière dont Jacques-Alain Miller avait distribué les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse du Séminaire X<sup>13</sup> dans les catégories aristotéliennes du nécessaire, de l'impossible, du contingent et du possible.

### Nécessaire

Ce qui ne cesse pas de s'écrire

**Jouissance**

### Impossible

Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire

**Répétition**

### Contingent

Ce qui cesse de ne pas s'écrire

**Amour**  
(Transfert)

### Possible

Ce qui cesse de s'écrire

**Inconscient**  
Trou

On voit donc que jouissance et répétition se répartissent du côté du nécessaire et de l'impossible. La pulsion en effet, Freud l'avait souligné, *ne cesse pas* de se manifester, de s'écrire, dit Lacan. Mais comme ça rate, ça se répète : ça rate, c'est-à-dire ça *ne cesse pas* de

<sup>12</sup> J.-A. Miller, Cours de l'Orientation lacanienne, « Pièces Détachées », 2004/2005, cours du 24 novembre 2004, inédit.

<sup>13</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Seuil, Paris, 1973, texte établi par Jacques-Alain Miller.

ne pas s'écrire, d'où la répétition qui n'est pas la reproduction à l'identique. L'inconscient est du possible ; il est possible que quand vous parlez se présente un trou, un oubli, un mot qu'il ne fallait pas : *ça cesse* de s'écrire. Rendu à la contingence, l'amour permet que *ça cesse* de ne pas s'écrire, et vous voyez que l'amour supplée aux deux *ce qui ne cesse pas* du haut (Jouissance et répétition). Voilà aussi pourquoi l'amour, c'est du nouveau<sup>14</sup>. De plus cela veut dire que ce n'est pas écrit et que l'amour peut suppléer au *il n'y a pas* dans le registre du sexuel. Vous avez un trou, ça cesse de s'écrire, vous vous rendez chez l'analyste pour que ça cesse de ne pas s'écrire, c'est-à-dire que cette écriture reprenne, sous l'accent de la rencontre : avec l'analyste, mais surtout avec votre dire qui n'est pas écrit à l'avance. Nous retrouvons ce terme, *écriture*. Qu'est-ce qui s'écrit ? Ce que Lacan appelle un *savoir*.

Je souhaite terminer mon propos par cette très belle citation, qui nous donne une nouvelle perspective sur l'amour : « La contingence, je l'ai incarnée du *cesse de ne pas s'écrire*. Car il n'y a là rien d'autre que rencontre, la rencontre chez le partenaire des symptômes, des affects, de tout ce qui chez chacun marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil du rapport sexuel. N'est-ce pas dire que c'est seulement par l'affect qui résulte de cette béance que quelque chose se rencontre, qui peut varier infiniment quant au niveau du savoir, mais qui, un instant, donne l'illusion que le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire ? — illusion que quelque chose non seulement s'articule mais s'inscrit, s'inscrit dans la destinée de chacun, par quoi, pendant un temps, un temps de suspension, ce qui serait le rapport sexuel trouve chez l'être qui parle sa trace et sa voie de mirage. Le déplacement de la négation, du *cesse de ne pas s'écrire* au *ne cesse pas de s'écrire*, de la contingence à la nécessité, c'est là le point de suspension à quoi s'attache tout amour.

« Tout amour, de ne subsister que du *cesse de ne pas s'écrire*, tend à faire passer la négation au *ne cesse pas de s'écrire*, ne cesse pas, ne cessera pas.

« Tel est le substitut qui — par la voie de l'existence, non pas du rapport sexuel, mais de l'inconscient, qui en diffère — fait la destinée et aussi le drame de l'amour. »<sup>15</sup>

Éric Zuliani

---

<sup>14</sup> Lacan l'indique dans ce Séminaire, du nouveau, un nouvel amour, en référence au poème de Rimbaud, à la page 20.

<sup>15</sup> J. Lacan, *Encore, op. cit.*, p. 132.